

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 25

Artikel: Le feuilleton : la chanson de Madeline : [suite]
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nommer. On rit, on cherche. Dans une noce, tout le monde ne se connaît pas. Chacun se regarde, se soupçonne, et le tour est joué. Parfois, même, un invité qui taquine légèrement la muse, voyant que personne ne se déclare, finit par laisser croire qu'il est le père de mes alexandrins !

— Très fort ! Et l'invitation mord toujours ?
— Presque toujours. Si par hasard elle rate avec une famille, je me tourne vers une autre, je n'ai que l'embarras du choix. Il ne manque pas de mariages !

— Je t'admire, ô Balthazar !
— Il y a de quoi. Tu vois que le fameux problème de la pièce de cent sous est quasi résolu ! C'est limpide et c'est génial. Sur ce, je te quitte, car j'entends sonner six heures. Je vais à mes affaires, c'est-à-dire à la noce. Voilà un mois que je célèbre avec le même enthousiasme l'hymen de cinq orphelines, de huit nobles héritières, d'autant de filles de concierges, etc.

— Et aujourd'hui, fis-je en serrant la main de Balthazar ?

— Aujourd'hui, répondit-il, en enfonçant fièrement son haut de forme, je marie la demoiselle d'un paveur !
Georges Gillet.



LA CHANSON DE MADELINE

C'est ainsi que ma mélancolie pleurait doucement, aux jours de fête, dans les fanfares d'une marche triomphale. Mais cette tristesse m'était chère, et je n'en mourus point. Elle était encore embaumée de la fraîche senteur des lilas de Madeline. Mon désespoir était sonore, et j'en fis de la littérature. Oui, moi, l'historien chartiste !... Avec mes camarades d'études, je fis, aux jours de vacances, des excursions dans les montagnes, où je semais, avec nos chansons, des larmes figurées qui tombaient en rimes d'or. Je parais de mon amour toutes les belles choses de ce monde ; je crus voir son effigie à tous les contours de la route, et la saluai comme la Madone du bon voyage. Je l'invoquais en vers, ne sachant où lui adresser mes appels, avec l'arrière-pensée qu'ils lui parviendraient quelque jour par la bouche de la Renommée, le plus négligent, hélas ! de tous les porteurs de lettres. Mes sommeils furent tout parfumés d'elle, et j'entendis le reflet de sa grâce à tous les fronts de jeunes filles. Que voulez-vous ? Mes vingt-deux ans me donnaient leur aubade, toute ma chair en fleur s'éveillait, avait soif des prodigieuses fêtes de l'amour. Madeline était loin : je vis partout des Madelines. Je ne l'oubliais point, je multipliais son mage et lui fus infidèle en murmurant son nom.

Ville universitaire et ville de pensionnats, la cité dédiée à Notre-Dame est devenue une vaste ruche écolière. Du haut de sa cathédrale, à laquelle une colline sert de socle, la vieille duègne de toute la jeunesse européenne affecte la vigilance et prend des allures de puritaine. En réalité, elle sommeille : c'est de son âge. Autour de l'aïeule coiffée de tours gothiques, on tracasce beaucoup de livres, mais on passe volontiers des fontaines du savoir à des sources plus fraîches. Les jours d'été, les files de petites pensionnaires de tout plumage et de tout ramage se succèdent, se croisent, fourmillent dans les rues en échelles et les vertes avenues, sous l'œil revêche de quadrangulaires sous-maîtresses, flanquées de vieux messieurs à tête d'apôtre. Mais sur les bancs qu'ombragent les arbres de Montbenon, où ils trouvent plus d'inspirations que dans leurs amphithéâtres, les roses Eliaciens de la théologie, les candidats à toutes les licences, les basochiens et futurs Chicaneux regardent passer, d'un œil béni, bénin, les longs troupeaux de brebis blanches, dont ils voudraient bien être les bergers. Quand, sous le dernier tilleul de la promenade, a disparu la dernière Suédoise ou la dernière

Anglaise à rousse toison, tous, d'un air résolu, se lèvent : bérêt sur l'oreille et canne en l'air, don Juan donnant le bras à don Quichotte, ils se jurent, la bouche en cœur, de retrouver la trace des promeneuses, ou de mourir ! Il y a, à Lausanne, Dieu merci ! assez de *five o'clocks*, de *foot-balls*, de soirées dansantes, de soupers par petites tables, par où les loups déguisés sauront se faufiler dans les bergeries. Sérénades à minuit, pages d'album, pressions de mains, petits papiers glissés à petit bruit, rendez-vous d'abord refusés, minaudés, consentis, multipliés... et allez donc, les jeux innocents, où l'on badine avec le feu !

C'est ainsi que je connus l'amour, j'entends l'amour heureux, bébête et souriant ; un léger pétilllement de plaisir glissa sur ma mélancolie, et je crus avoir oublié. L'illusion fut brève : les serments à jamais et à toujours que j'échangeai avec de petites oies fatiguèrent bientôt ma lèvre, et, sous l'ardent coloris des filles du Nord, je pris bien vite en dégoût la sentimentalité allemande comme la pruderie britannique. Madeline me rendait difficile... Les perfidies de l'âme slave achevèrent de me dégriser.

Dans la pension alimentaire où nous partagions, jeunes gens et jeunes filles, le vivre et le couvert, demeurait une petite Russe dont je trouvais les yeux fort beaux, surtout quand ils étaient plantés sur moi. Or, ils ne me quittaient point. Elle était seule au monde, je lui étais compatissant, et mes succès dans des concours universitaires, quelques vers qui couraient de bouche en bouche dans la ville, faisaient de moi le grand homme de la table. Aussi buvait-elle mes paroles, et suivait tous mes gestes avec religion. Comme j'étais sage et qu'elle n'avait pas quinze ans, on n'y vit point de mal, pas même Mme Ducuit, l'imposante matrone qui présidait nos repas, en nous mesurant, d'un geste bénisseur, la soupe qu'elle nous vendait fort cher. On en rit sans malice, autour de la table, j'en ris moi-même avec complaisance, jusqu'au jour où le vent tourna : l'avait-on sermonnée ? un envieux m'avait-il desservi auprès d'elle ? avais-je lâché quelque balourdise ? ou l'enfant, sortant de l'âge critique, devenait-elle femme, et femme slave, par un premier caprice à mes dépens ? Que sais-je, moi ? je n'ai point deviné la Sphynge ; toujours est-il que, du jour au lendemain, la fillette, jusque là si modeste, devint hardie du regard ; et son regard ne me suivait plus ; libre de propos et d'allure, ce que j'eusse trouvé adorable, si sa coquetterie s'était adressée à moi. Ah bien, oui ! je n'existais plus ! Elle cessa de m'aimer le jour où il eût fait si bon l'aimer ! Je la traitai de grande effrontée.

Piquée à fleur de peau, la piqure fut assez cuisante. Des rires coururent, qui ne me flattaient plus, qui me déchirèrent l'oreille. Ce que n'avait pu l'amour, l'amour-propre le fit : je chassai, d'un grand geste, toutes ces Sirènes à la voix médiocre d'un cœur qui, dès l'enfance, restait dédié à l'Unique et à l'Immuable. Dissipant tous ces nuages de passion trouble, sa blanche image rayonna sur moi dans sa splendeur première. Je me redis tout bas, d'une lèvre purifiée, les airs et chansons couleur de temps dont elle avait enchanté ma jeunesse. Elle versait encore de loin, de haut, à mon âme triste, l'harmonie avec la lumière. Je lus et relus cent fois sa lettre d'adieu ; — non, pas d'adieu, d'au revoir ! — Elle m'avait fui, donc elle me craignait. Elle me défendait de l'aimer trop tôt : adorable défense ! l'interdit qu'elle avait jeté dérobaient mal une promesse positive, dont l'échéance était prochaine. Oh ! courir à Paris !... Mais mon père serrait les cordons de la bourse ; je ne pouvais jouer ma maigre escarcelle d'escolier sur un ticket de chemin de fer qui l'eût vidée à lui tout seul. Aborder en naufragé la Terre promise, c'était me briser sur un écueil. Malgré tout, une bénigne influence venait de se lever de nouveau sur mon âme tumultueuse. Oui, elle m'aimait, moi qu'on n'aimait plus !... Mon amour l'emporta sur mon amour-propre, et, sur la lettre de Madeline, que j'avais lue d'abord avec l'œil sec de la colère, j'eus enfin la douceur de pleurer.

XX

L'année où je soutins ma thèse de doctorat, sur un sujet d'histoire locale, mon professeur me pria de passer tout l'été chez lui, à Lausanne, pour collaborer à un mémoire sur les *Chanoines de Notre-Dame*. Ainsi, modestie à part, il faisait assez de cas du nouveau docteur, bien qu'il m'accusât d'écouter trop souvent la folle du logis. Un maudit carillon qui tintait à mes oreilles me poursuivait en effet jusque dans les archives de la cathédrale, véritable trou de hibou, creusé entre ciel et terre, à même la grosse tour. Là, tandis qu'au dehors sévissait la canicule, je goûtais, courbé sur du latin ecclésiastique, la fraîcheur des cloîtres et des tombeaux. J'aimais cela, et j'aimais la cité morte que devient, pendant les vacances, une ville universitaire découronnée de sa jeunesse, les écoles licenciées, les pensionnats essaimant au loin sur les montagnes. Tout ce vide plaisait à mon cœur veuf. J'avais dépouillé ma poitrine du rose et du blanc tout neufs qui flamboyaient autrefois, au soleil de mai, au milieu d'éclats de fanfare. Sur mon âme, d'un geste large, j'étais du noir ! Et j'aimais, sur sa colline abandonnée, la cathédrale qui se tait. Muet, le gros bourdon sonnait aux jours de fête ; muette, la cloche au timbre clair qui, chaque jour, d'octobre à juillet, donne la volée à d'innombrables étourneaux scolaires ; à l'heure de midi, toute la ville fourmille, et sautille, et babille. Aujourd'hui, rues et places, tout était désert. Seule, la voix grave des heures sonnait encore, au sommet de la tour, avec le glas de ma jeunesse, l'impératif de ma raison :

A quoi bon le rêve ? à quoi bon ?

articulait nettement le marteau de fer frappant sur la cloche.

Mon Dieu ! je voulais bien devenir raisonnable. Je ne demandais qu'un moment de grâce, une dernière belle folie à commettre. M'avait-elle aimé ? m'avait-elle mystifié ? Elle m'avait promis de revenir : comme elle tardait à donner de ses nouvelles !...

« Aimer une dernière fois... », me répétais-je tous les jours en faisant, sur la terrasse de la cathédrale, ma promenade d'avant déjeuner. Personne ne venait m'y déranger ; tout au plus quelque étranger de passage. Aussi ne fus-je point surpris, par une belle matinée, de voir une jeune dame s'accouder sur le parapet de mollesse, et diriger ses regards, par dessus la ville basse effondrée au pied de la colline, vers les rives harmonieuses et les élégants promontoires du Léman.

(A suivre). *Samuel Cornut.*

Le pape sort du Vatican. — En principe, rien n'empêche plus le pape de sortir de ses Etats. En pratique, le plus loin qu'il ait poussé jusqu'ici, c'est Castel Gandolfo, dans la campagne romaine. Ce palais pontifical a été restauré ces dernières semaines et le saint père va s'y installer très prochainement. On verra donc avec intérêt les belles vues que publie à ce propos **l'Illustré** du 21 juin. Relevons en outre, entre autres choses intéressantes : la rencontre Mussolini-Hitler, l'inauguration de la nouvelle route Martigny-Salvan, la révolte des brodeurs saint-gallois, l'école de réforme des Croisettes sur Lausanne, papillons de chez nous, les sports, etc.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne
Tél. 34.366
Achat - Vente - Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums,
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Garçon !!!

Un « DIABLERE'S »... et vous aurez un apéritif de marque, sain, stomachique, dont vous ressentirez les effets bienfaisants.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.